

Pascal Marchand



La Russie par-delà le bien et le mal

idées reçues sur la « puissance pauvre »

Le Cavalier Bleu
EDITIONS

La Russie par-delà le bien et le mal

idées reçues sur la « puissance pauvre »

La Russie par-delà le bien et le mal

idées reçues sur la « puissance pauvre »

Pascal Marchand

Issues de la tradition ou de l'air du temps, mêlant souvent vrai et faux, les idées reçues sont dans toutes les têtes. Les auteur-e-s les prennent pour point de départ et apportent ici un éclairage distancié et approfondi sur ce que l'on sait ou croit savoir.

Pascal Marchand

Agrégé de géographie, docteur d'État, Pascal Marchand est professeur à l'université de Lyon II.

Du même auteur

- *Les Régions de la Russie à l'épreuve des théories et pratiques économiques*, codirection avec Liliane Bensahel, L'Harmattan, 2005.
- *Géopolitique de la Russie : le pouvoir, l'homme et le territoire*, Ellipses, 2007.
- *Atlas de Moscou*, Autrement, 2010.
- *Géopolitique de la Russie, une nouvelle puissance en Eurasie*, PUF, 2014.
- *Atlas géopolitique de la Russie*, Autrement, 2015 (3^e édition refondue et augmentée).

sommaire

Introduction. 11

Une société énigmatique

- « La Russie ne fait pas partie de l'Europe. » 19
- « Tous les citoyens de la Fédération de Russie
sont de nationalité russe. » 35
- « La crise démographique conduit le pays
à l'effondrement. » 51
- « La corruption règne en Russie. » 63
- « La Russie ne peut pas être une démocratie. » 75
- « Le président de la Russie est le nouveau tsar. » 89

Une économie développée ?

- « En Russie, on ne respecte pas la nature. » 105
- « La Russie est un pays économiquement arriéré. » 121
- « L'économie russe ne peut fonctionner
sans l'apport technique de l'Europe occidentale. » 133
- « La Russie est assise sur un trésor de matières premières. » . 143
- « Avec le gaz, la Russie tient l'Europe
et dispose d'une arme politique. » 155

Une puissance internationale ?

- « La Russie a reconstitué la menace de l'Armée Rouge. » . . . 171
- « La Russie veut reconstruire l'Empire. » 183

« Les sanctions économiques sont pertinentes
et efficaces pour affaiblir la Russie. » 201
« La Russie est isolée sur le plan international. » 213
« La Russie ourdit un projet d'influence mondiale. » 223

Conclusion. 243

Annexe

Pour aller plus loin 249

Russie n. f. définition

Le terme « Russie » dérive du mot *Rous*, apparu dans un texte qui fait référence à l'apparition en 862 d'un groupe humain dont l'origine est obscure, et fait l'objet d'une virulente controverse identitaire touchant aux racines de l'histoire russe.

Le seul document qui relate l'apparition d'un État appelé Rous en 862, à l'initiative d'un groupe humain du même nom, est la *Première chronique* ou *Chronique dite de Nestor*, rédigée par le moine Nestor aux environs de 1110-1120, soit 250 ans après les faits. Il est imprécis sur l'origine des fondateurs. Circonstance aggravante, l'original du texte a disparu et on ne dispose que de copies, largement postérieures, dont aucune ne concorde exactement.

La version la plus ancienne énonce que des tribus slaves des environs de Novgorod, en conflit, les Slovènes et les Krivitchis surtout, mais aussi les Vés et les Tchoudes, ont fait appel à des princes varègues (nom donné aux Vikings à l'est de l'Europe) pour venir les « régir et les gouverner », « car il n'y a pas d'ordre parmi nous ».

Le problème vient de la confusion dans le texte entre les termes « varègues », « slaves » et « rous » : les envoyés « franchirent les mers pour se rendre auprès des Varègues, des Rous. Car ces Varègues s'appelaient Rous ; d'autres s'appellent Suédois, d'autres Normands, d'autres, Goths... Et c'est de ces Varègues que le pays russe prit son nom. Les habitants de Novgorod, ceux-là sont d'ascendance varègue, mais auparavant c'étaient des slaves » (traduction de référence de L. Léger, 1884, citée par Riasanovski, 1984).

Les rares autres sources du IX^e siècle n'aident pas beaucoup. Une chronique de Constantinople relate une attaque de Vikings

contre la ville en 860, et les appelle des *Rous*. D'autres chroniques fournissent les noms des rapides du Dniepr, « en slave et en rous ». Les chroniques arabes distinguent en général les Rous des Varègues, mais plutôt pour différencier les Slaves du nord de ceux du sud.

L'étymologie du mot *Rous* pourrait éclairer le problème, mais la confusion à ce sujet est totale. On a avancé que ce nom serait celui d'un clan varègue, non identifié. Certains ont pensé qu'il proviendrait des Roxolans, une tribu des Alains. D'autres penchent pour une dérivation de *Rha*, ancien nom de la Volga, ou de *Ros*, nom slave d'une rivière de la région. Pour d'autres, il dérive du suédois *Rodher*, le rameur. Pour d'autres encore, le mot *Rous* viendrait de *ruotsi*, mot finnois désignant les Suédois. Des chroniques allemandes nomment *Rous* une tribu slave vivant sur l'île de Rügen. Un historien ukrainien a même découvert des *Rous* en Gaule romaine : Rodez s'appelait *Rousi* au VIII^e siècle.

La polémique politique est née le 6 septembre 1749. Gerhard Miller, membre de l'Académie des Sciences de Russie, historio-graphe officiel, voulut officialiser la thèse selon laquelle la *Rous* avait été créée par les Normands (Varègues). Ce fut l'indignation dans l'assistance. Un autre académicien, Popov, déclara que le « rapporteur déshonorait notre peuple ». Une commission fut réunie par l'impératrice Elisabeth. Parmi ses membres, l'illustre académicien Lomonosov déclara que le point de vue des Allemands avait « la noirceur de la nuit » et portait atteinte à la gloire de l'empire. Les publications de Miller furent détruites et il lui fut interdit de travailler sur l'histoire antique de la Russie (Heller, 1997). Cette polémique entre les « normaniens » et les « anti-normaniens », qui affirment l'existence d'un État slave avant le IX^e siècle et que l'invite aux Varègues est anti-patriotique, parcourt depuis l'histoire russe. En 1978 encore, un académicien étudiant la *Chronique* a conclu que l'invite aux Varègues était une « pure invention du chroniqueur » et « qu'il est grand temps de ne plus en tenir compte ».

Faute de preuves tangibles, la polémique reste ouverte.

introduction

S'il existe un eldorado des idées reçues, c'est la Russie. Vue de chez nous, son image est tour à tour magnifiée ou caricaturée, mais toujours dans l'unanimité presque complète.

Jusqu'au XVI^e siècle, le pays nous est presque inconnu. Lorsqu'on commence à le découvrir, il intrigue et inquiète. Le ton est donné vers 1568-69 par George Turberville, ambassadeur à Moscou, qui écrit : « Et voici, pour finir, le tout en peu de mots : le pays est trop froid et les gens sont bestiaux » (cité par Riasanovsky, 1987, p. 13). Dans son projet d'union des États contre la menace ottomane, Sully prescrivait en 1630 à propos du souverain de Moscou : « Il faut tenir le puissant knes scythien hors de la république européenne. » L'immensité du pays et l'arbitraire de son pouvoir semblaient étrangères à l'Europe de l'époque, où pourtant aucun souverain ne se privait d'écarteler, rouer, soumettre à la « question », pendre, embastiller, sous toute sorte de prétextes.

Puis vint Pierre le Grand. Il suffit alors que sous son autorité l'*élite poudrée* russe se conformât aux us et coutumes de la bonne société européenne du XVIII^e siècle pour que le pays soit adopté dans le concert des nations européennes (Ropert, 1992). Les Philosophes tressèrent unanimement des louanges à Catherine II, modèle du despotisme éclairé, menant la chose publique comme il convenait de faire.

Au XIX^e siècle, l'opinion publique n'est plus limitée à un cercle étroit. *La Russie en 1839*, publié en 1843 par le marquis de Custine, est le premier ouvrage à destination de ce grand public. Il dresse un tableau noir de la Russie de Nicolas 1^{er}. Un proverbe russe peut le résumer : « En haut les ténèbres du pouvoir. En bas, le pouvoir des ténèbres. » Ce sera dorénavant l'image de la Russie tsariste dans l'opinion.

En 1917, le soleil rouge se lève à l'Est. Il aveuglera les esprits les plus éclairés d'Occident, jusqu'à leur faire refuser de voir les pires crimes contre l'humanité. Les « Grands Intellectuels » ne virent plus que le Paradis du peuple administré par le bon Staline, « le plus grand Homme de tous les temps ». Rien de négatif n'y trouvait place. Dans un poème, Aragon put même « chanter le Guépéou », organe de terreur qui exterminait des millions de personnes. Les rares esprits restés ou soudain devenus lucides furent désignés comme « laquais de l'impérialisme », « hyènes dactylographes », « serpillères putrides », entre autres formules fleuries de 1950.

Pourtant, dans les années 1970, avec le déclin de l'idéologie communiste, la vision occidentale muta progressivement jusqu'à un concert intello-médiatique inverse, mais là encore presque sans fausse note. L'URSS devint une « gérontocratie » sclérosée, un vaste goulag mou opprimant les peuples, les journalistes, les intellectuels, les jeunes, les artistes, etc. Rien de positif n'y trouvait place. Plusieurs observateurs soulignèrent d'ailleurs qu'en relisant Custine, on avait l'impression d'un pastiche de la Russie brejnevienne.

Et soudain, perçant la grisaille, le soleil de l'« Avenir radieux » se leva de nouveau à l'Est. Tel un tsunami, la

« gorbimania » submergea l'opinion occidentale. On se crut revenu au temps d'enthousiasme de Voltaire, qui écrivait « Vive l'adorable Catherine ». Le monde intello-médiatique se prit à rêver du « Socialisme à visage humain » qu'il attendait depuis un siècle : le « messie » était là. Ébloui, il ne vit aucune des évidences qui condamnaient la *Perestroïka* à finir comme l'écrivit Zinoviev en 1990 en *Katastroïka*. Il ne comprit ni le rejet par la population russe, ni la chute de son « adorable Mikhaïl ».

Il ne pardonna jamais à Boris Eltsine d'avoir contribué à briser son rêve séculaire. En quelque mois, la Russie fut à nouveau unanimement vouée aux gémonies. Il faut relire la presse de l'époque : dirigée par un plantigrade inculte et alcoolique, la Russie n'était que corruption, meurtres, vol organisé, prostitution, trafic d'armes, drogue, etc., tous maux, dont elle ne soufflait pas un mot trois mois auparavant, et qui ne sont certainement pas apparus soudainement. Pendant la décennie 1990, les médias occidentaux ne virent plus que criminalité, drames écologiques, misère noire, hordes d'enfants abandonnés, etc. On put lire dans le *Figaro* qu'à « Posorevo, village de 5 000 habitants, les gens en sont réduits à manger des chiens » (5 mars 1997).

Et soudain, apparut Vladimir Poutine. L'Occident troqua alors presque instantanément l'« esthétique de la décadence pour celle de la glaciation » (Raviot, 2007, p. 10). Le 21 décembre 1999, *Le Monde* présentait ainsi le nouveau Premier ministre, totalement inconnu des chroniqueurs : « Un petit homme blond à l'allure peu engageante et au regard perçant, aussi expressif que celui d'un reptile. » La Russie, ne fut plus que répression, corruption, « kleptocratie », népotisme, fraude électorale, etc.

L'image de Staline est parfois associée à celle de Vladimir Poutine. Face à lui, le monde intello-médiatique occidental prône la fermeté car « La Russie ne comprend que la force ». « Elle n'est forte que de nos faiblesses ». Une phrase du marquis de Custine (1843) semble redevenue d'actualité : « Le peuple russe a dû devenir inepte à tout, excepté à la conquête du monde. » C'est le Kremlin de Vladimir Poutine qui instille en Europe l'idée subversive que l'Union européenne ne fonctionne pas bien. D'ailleurs, on entend et on lit même de plus en plus que ceux qui s'opposent à « Bruxelles » travaillent de ce fait pour lui.

Pourtant, élément troublant, en 2013, 38 millions de Russes sont sortis de leur pays, pour affaire ou pour voyage... et ils y sont revenus... manifestement inconscients de regagner l'empire des ténèbres ! L'incompréhension fut à son comble en 2014, dans nos médias, quand l'action du Kremlin en Ukraine bénéficia d'un soutien presque complet de la population russe. Alors qu'en 2012 encore ils la voyaient dans la rue, massivement conspuer le régime.

Une explication s'est imposée : les Russes sont conditionnés par une propagande mensongère, outrancière, constante, leur caricaturant la réalité au point de leur faire perdre toute lucidité. Ils n'auraient pas la chance d'avoir une information mesurée, pluraliste, sereine, leur donnant la juste vision des choses... comme la nôtre.

Ainsi donc, comme les intellectuels russes, inspirés par une religion qui ne connaît pas le purgatoire mais que la sainteté ou le péché, qui passent sans ciller « d'une orthodoxie à l'autre » (Berdiaïev), l'Ouest semble condamné à ne voir alternativement que le Paradis ou l'Enfer en

Russie. Et ceci ne date pas d'aujourd'hui. En 1888, un journaliste, Anatole Leroy-Beaulieu, écrivait déjà : « Le public n'en continue pas moins à se forger une Russie de convention. Il exalte ce qui est russe, comme il le honnissait jadis, presque aussi ignorant dans son engouement d'un jour que dans son dédain d'autrefois » (cité par Backès, 2016, p. 13).

Les visions sur ce pays semblent traverser les siècles sans prendre une ride. Ce qui s'accorde finalement bien à l'image d'une « Russie éternelle ». Le problème n'est pas tant que la doxa répandue à chaque époque sur la Russie soit ou non dénuée de tout fondement, c'est qu'elle focalise exclusivement soit sur le Bien, soit sur le Mal. À l'Ouest, le concept de « mesure » ne semble pas adapté à la Russie. Peut-être parce que le plus vaste pays du monde, dont la superficie est le double de celle du second, est démesuré.

Faut-il donc se résoudre à être alternativement aveuglé par un soleil levant puis frappé de cécité par une nuit d'encre ?

Il serait plus sage de suivre Churchill, dérouté en 1939 par le Pacte germano-soviétique, qui déclarait : « Je ne peux prévoir l'action de la Russie, c'est un rébus enveloppé d'un mystère, au sein d'une énigme. » À condition bien sûr de ne pas oublier comme on le fait systématiquement la suite de la citation : « Mais peut-être à cette énigme y a-t-il une clef. Cette clef, c'est l'intérêt national russe. » Comme Churchill, il faut regarder derrière la surface des choses, toujours plus complexe et subtile qu'il n'y paraît.

Si on veut comprendre la Russie, son gouvernement, les Russes, il importe d'abord de remettre l'actualité en perspective. Derrière la surface des choses, les décisions, les actions, il y a des perceptions, des interprétations fondées sur une expérience historique qui n'est pas la nôtre. Les actions de

ses dirigeants sont guidées par une rationalité en rapport avec les intérêts de la Russie, qui ne sont pas forcément les nôtres. La population russe les suit ou pas, en fonction de son expérience historique, de son vécu, récent et actuel.

Pour traiter des idées reçues sur la Russie, compte tenu des égarements multiples et multidirectionnels de l'opinion occidentale, il semble sage d'appliquer un proverbe russe : « Aie confiance. Mais vérifie ».

Note : Pour les mots russes, une transcription phonétique, compréhensible pour le lecteur français et fidèle à la prononciation dans la langue d'origine, a été systématisée sauf pour quelques cas passés dans le langage courant (par exemple, Eltsine ou Gorbatchev, dont l'écriture en français ne correspond pourtant pas à la prononciation en russe).

U NE SOCIÉTÉ
ÉNIGMATIQUE ?

« La Russie ne fait pas partie de l'Europe. »

Les frontières de l'Europe ? Elles s'arrêtent aux mondes orthodoxe et musulman. Depuis le VIII^e siècle, le monde orthodoxe, au nord sur la plaine russe, au sud dans les Balkans, n'a pas participé à l'« unité par la foi » et il a été soustrait à l'« unité par les Lumières », au moins jusqu'au XVIII^e siècle. Du point de vue d'un historien, les frontières de l'Europe n'englobent donc pas la Russie.

K. Pomian, interview dans *Le Monde*, 20 février 2004

L'historien qui a fait cette déclaration est directeur scientifique du Musée de l'Europe de Bruxelles depuis 2001. La question de savoir si la Russie est ou non en Europe est en fait un problème qui traverse les siècles. Il a été posé à diverses époques, mais la réponse a changé à plusieurs reprises, et ce aussi bien à l'Ouest qu'en Russie. À une époque donnée, elle n'est pas forcément la même en Russie et à l'ouest de l'Europe, et au sein de chacun de ces ensembles, il n'y pas non plus unanimité sur la réponse. Si le problème demeure et que la solution change, c'est que les réponses relèvent plus du domaine idéologique que de celui de la science.

Selon une réponse géographique classique, le continent européen s'arrête à l'Oural. Le pays dont Ivan IV se proclame tsar en 1547 ne dépassant pas l'Oural était donc, selon cette définition, en Europe. Mais en 1558, il engage la conquête de la Sibérie. Depuis, la Russie s'étend de part et d'autre de la chaîne de l'Oural. Elle s'étend donc sur

l'Europe et sur l'Asie. Le pays doit-il être rangé dans l'une ou dans l'autre ? En termes de superficie, 75 % de la Russie actuelle s'étend à l'est de l'Oural. Mais 70 % de sa population se trouve à l'ouest.

Une des données du problème est la définition du mot « Europe ». Son usage ne s'est répandu qu'à la fin du Moyen Âge, à l'ouest du continent. Il commence alors à y supplanter le terme de « Christianitas », en usage pendant tout le Moyen Âge pour désigner la forme de société qui s'y était imposé après la disparition de l'Empire romain. L'Empire romain d'Occident s'était politiquement fragmenté au ^v^e siècle en un grand nombre de royaumes, mais il avait gardé son unité religieuse sous la direction de l'« Évêque de Rome ». À la différence de l'Empire d'Orient, qui subsistait, l'Occident a vu s'imposer par les faits la conception augustinienne de la chrétienté, à savoir la séparation des pouvoirs temporel et spirituel. L'Empire d'Orient, autour de Constantinople, conservait la voie chrétienne traditionnelle de l'Empire romain, celle de l'harmonie du temporel et du spirituel.

Concrètement, un modèle de société s'est bien imposé à l'ouest, de l'Atlantique à la Germanie, l'Autriche et l'Italie. Il déborde, sous une forme plus imparfaite, sur les royaumes de Hongrie et de Pologne. C'est une société des « petits cercles de libertés » décrite par Jenő Szűcs (1985). Profitant de la séparation entre deux structures de pouvoir, spirituelle et temporelle, jouant de l'une contre l'autre, la chevalerie a acquis des libertés face au roi. Les villes, appuyées sur leur richesse économique ont obtenu leur autonomie. Des communautés paysannes ont obtenu des franchises. L'Église, autorité morale incontestée, s'est posée en garant

Éditeur : Marie-Laurence Dubray
Remerciements de l'éditeur à : Anne-Laure Marsaleix

© Le Cavalier Bleu - 5, avenue de la République - 75011 Paris.
www.lecavalierbleu.com
« idées reçues » est une marque protégée.

Couverture : © Mademoiselle
Imprimé en France par CPI Firmin Didot en septembre 2017. 142510
ISBN 979-10-318-0230-5 / Dépôt légal : octobre 2017
ISSN 1964-700X

